

## CHAPITRE PREMIER

### La Vieille Dame acariâtre

Le jour où je me retrouvai sans un sou en poche, je décidai tout naturellement de faire le tour du monde.

Ce fut la mort de mon beau-père qui m'y poussa. Je n'avais jamais vu mon beau-père. En fait, je l'avais toujours considéré comme le colonel Watts-Morgan et rien de plus. Je ne lui étais redevable que de mon indigence. Il avait épousé ma chère mère alors que j'étais pensionnaire en Suisse ; puis il avait entrepris de dépenser la modeste fortune qu'elle tenait de mon père afin d'honorer ses dettes de jeu. Ensuite, il l'avait emmenée en Birmanie ; et lorsqu'il avait réussi à l'achever avec l'aide du climat, il avait tenté de se racheter en me versant le minimum requis pour poursuivre mes études à Girton. Ainsi donc, lorsqu'il quitta ce monde, l'année même où je quittais l'université, je ne jugeai pas nécessaire de porter son deuil, d'autant qu'il choisit pour disparaître le moment précis où il aurait dû me verser ma pension, de sorte que je n'héritai de lui que son passif.

« Naturellement, vous allez enseigner, déclara Elsie Petheridge lorsque je lui expliquai ma situation. Il y a en ce moment une forte demande pour les professeurs de lycée. »

Je la fixai d'un air atterré. « *Enseigner !* Enfin, Elsie », m'écriai-je. (Je l'avais accompagnée pour l'aider à s'installer dans son nouvel appartement.) « Avez-vous dit *enseigner* ? Cela vous ressemble bien, adorable maîtresse d'école que vous êtes ! Après toutes ces années passées à Cambridge, durant lesquelles vous avez supporté toutes les formes d'examen possibles et imaginables, que décidez-vous une fois parvenue au terme de vos épreuves ? “Voyons ; que vais-je faire de mon existence ? Je sais ! je vais la passer à examiner mon prochain !” C'est ce que notre doyen appellerait “un cercle vicieux” — à condition que l'on puisse trouver une once de vice dans votre nature, ma chère. Non, Elsie, je n'ai *aucune* intention d'enseigner. La Nature ne m'a pas conçue pour que je devienne professeur de lycée. Je serais incapable d'avalier un balai même en y mettant du mien. Les balais ne m'agrément guère. Entre nous, je serais plutôt une rebelle.

— C'est vrai, Brownie », répondit-elle, cessant un instant de poser le papier peint, tâche qu'elle accomplissait les manches retroussées — si l'on me surnommait « Brownie », c'était à cause de mon teint hâlé, mais aussi parce qu'on me trouvait aussi déconcertante qu'un lutin. « Nous le savons depuis longtemps. »

Je posai mon pinceau et songeai.

« Vous rappelez-vous, Elsie, dis-je en fixant la planche à encoller, lorsque je suis arrivée à Girton, la coiffure dont vous étiez toutes affublées, avec les cheveux réunis en tresses et plaqués en spirale des deux côtés du crâne, comme une paire de gâteaux ? Et voilà que je fais irruption parmi vous, tel un ouragan tropical, et que j'entreprends de vous démoraliser. Au bout de trois jours, quelques-unes d'entre vous, ô saintes innocentes ! ont osé se tailler en tremblant d'affligeantes anglaises, tandis que d'autres, toutes frémissantes, s'achetaient en cachette deux ou trois bigoudis. En ce temps-là, j'étais comme un fauve lâché parmi votre troupeau ; eh ! vous-même, vous aviez presque peur de m'adresser la parole.

— C'est parce que vous aviez une bicyclette, voyez-vous, déclara Elsie en lissant le papier à demi posé ; et, en ce temps-là, naturellement, cela ne se faisait pas. Avouez, ma chère Brownie, que c'était une innovation des plus surprenante. Nous étions toutes terrifiées. Et pourtant, au bout du compte, vous êtes relativement inoffensive.

— Je l'espère bien, dis-je d'un air inspiré. J'étais en avance sur mon temps, voilà tout ; à présent, même une épouse de clergyman peut enfourcher sa bicyclette sans subir le moindre reproche.

— Mais si vous ne souhaitez pas enseigner, reprit Elsie en fixant sur moi ses grands yeux bleus songeurs, qu'allez-vous pouvoir faire, Brownie ? » Son horizon était bouché par le cercle scolaire.

« Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je en continuant à encoller. Mais comme je ne puis déceimment abuser indéfiniment de votre hospitalité, je dois entamer ma nouvelle activité, quelle qu'elle soit, dès ce matin, une fois que nous aurons fini de tapisser. Je ne peux pas enseigner... » (l'enseignement, à l'instar de la couleur mauve, est le refuge des incompetents) « ... et je ne tiens pas, si possible, à vendre de la bonneterie.

— Vous faire modiste ? demanda Elsie en rougissant d'épouvante.

— Cela n'a rien de déshonorant. Des tas de jeunes femmes deviennent modistes. Y compris des filles de ducs. Mais inutile de prendre cette mine offusquée. Je viens de vous dire que je ne l'envisageais pas pour le moment.

— Mais que comptez-vous faire, alors ? »

J'observai une pause pour réfléchir à la question. « Je suis ici à Londres, répondis-je en fixant sur le plafond un œil émerveillé ; Londres, dont les rues sont pavées d'or — même si, de prime abord, on jurerait de la boue ; Londres, la plus grande, la plus riche ville du monde, où une âme aventureuse ne peut manquer de tomber sur une aventure qui n'attend qu'elle. (Ce lé est posé de travers, ma chère ; il va falloir l'enlever pour tout recommencer.) Par conséquent, il m'incombe d'élaborer un Plan. Je décide donc de me soumettre à la destinée ; ou, si vous préférez, de confier mon avenir aux mains de la Providence. Ce matin, aussitôt que je me serai "apprêtée", je sortirai et je me consacrerai à la première entreprise qui se présentera à moi. Notre Bagdad regorge de tapis volants. Que l'un d'eux flotte vers moi, et hop ! presto ! je m'en emparerai. Et j'irai là où m'attendent la gloire ou un modeste revenu. Je saisirai la première offre, le premier signe d'ouverture. »

Elsie me gratifia d'un regard plus atterré, plus désespéré que jamais. « Mais comment ? demanda-t-elle. Et où ? Et quand ? Vous êtes *si* étrange ! Qu'allez-vous faire pour trouver cette offre ?

— Mettre mon chapeau et marcher un peu, répondis-je. Il n'y a rien de plus simple. Cette cité est riche de surprises et d'entreprises. Des étrangers venus de l'Orient comme de l'Occident s'y croisent en l'arpentant dans tous les sens. Des omnibus la traversent d'un bout à l'autre, et, à ce que l'on m'a dit, vont jusqu'à Islington et même à Putney ; sur leurs banquettes, assis l'un en face de l'autre, on trouve des personnes qui ne se sont jamais vues de leur vie, qui ne se reverront peut-être jamais ou qui, bien au contraire, passeront ensemble le reste de leur existence. »

J'avais composé une merveilleuse tirade dans ce style, où j'évoquais la possibilité d'héberger des anges que permet la pratique de l'hospitalité<sup>1</sup>, que celle-ci s'exerce dans un fiacre, dans le Métropolitain ou dans un salon de thé ; mais les yeux quasiment hagards d'Elsie m'arrêtèrent dans mon élan, à la façon d'un hansom à Piccadilly lorsque se lève la main implacable du policeman. « Oh ! Brownie, s'écria-t-elle avec un mouvement de recul, ne me dites pas que vous comptez demander en mariage le premier jeune homme que vous rencontrerez dans un omnibus ? »

J'éclatai de rire. « Elsie, m'écriai-je en embrassant sa chère tête blonde, vous êtes *impayable*<sup>2</sup>. Jamais vous ne comprendrez ce que je veux dire. C'est un langage que vous ne maîtrisez pas. Non, non ; je pars en quête d'aventure, c'est tout. Quel type d'aventure viendra à moi, je n'en ai pas la moindre idée pour l'instant. C'est cette incertitude qui est le plus amusant dans l'affaire. À quoi bon être sans le sou — exception faite de quelques pièces au fond de mon sac — si on n'est pas prêt à accepter son sort, dans l'esprit d'un bal masqué à Covent Garden ?

— Je n'y suis jamais allée, avoua Elsie.

— Grand Dieu, et moi non plus ! Pour qui me prenez-vous ? Mais j'ai bien l'intention d'aller où me guidera ma destinée.

— Puis-je vous accompagner ? supplia Elsie.

— Certainement pas, mon enfant », répliquai-je — elle était de trois ans mon aînée, ce qui m'autorisait une certaine condescendance. « Cela gâcherait tout. Votre cher petit visage effraierait jusqu'à la plus timide des aventures. » Elle me comprenait fort bien. Ledit visage, quoique doux et pensif, n'exprimait aucune initiative.

Ainsi, lorsque nous eûmes fini de tapisser le mur, je coiffai mon plus beau chapeau et m'en fus baguenauder dans Kensington Gardens.

Il paraît que j'aurais dû éprouver une horrible inquiétude à l'idée de la situation qui était la mienne : une jeune fille de vingt et un ans, seule au monde, sans un sou en poche ou quasiment, sans même un ami pour la protéger, un parent pour la conseiller. (Je ne compte pas Tante Susan, qui vit à Blackheath dans une indigence de grande dame et distribue ses conseils, ainsi que ses tracts, avec un enthousiasme et une générosité tels qu'ils en perdent aussitôt leur valeur.) Mais, je dois l'avouer, je ne me sentais en rien inquiète. La nature m'avait fait don de splendides boucles brunes et d'un moral à toute épreuve. Si mes yeux avaient ressemblé à ceux d'Elsie — des carreaux d'un bleu pur qui

---

<sup>1</sup> Allusion à Hébreux, 13.2.

<sup>2</sup> En français dans le texte, comme nombre de mots et expressions en italiques.

contemplant la vie avec un étonnement mêlé de pitié —, peut-être aurais-je ressenti ce qu'une jeune fille est censée ressentir dans de telles circonstances ; mais comme j'ai des yeux noirs et pétillants, et suis capable de conduire une bicyclette aussi bien que toutes mes amies, j'ai hérité, ou peut-être acquis, une disposition d'esprit davantage portée vers l'allégresse que la morosité. Je ne gémissais que contrainte et forcée. Je considérais donc mon sort comme une expérience amusante, qui me donnerait l'occasion de faire montre de courage et d'ingéniosité, deux qualités qui induisent en moi un optimisme foncier.

Kensington Gardens recèle une multitude de lieux propices à l'aventure : le Round Pound, la sinieuse Serpentine, le mystérieux Palais de brique hollandais ! Des génies peuplent le parc. Une pléthore de possibilités. C'est le pays des chansons de geste, bordé d'un côté par l'abîme de Bayswater et de l'autre par l'amphithéâtre de l'Albert Hall. Mais, pour débiter mon aventure, je choisis le Long Walk ; il m'attirait irrésistiblement, comme le passage du Nord-Ouest avait attiré mes ancêtres marins — les matelots et les boucaniers du Devon, au temps de la reine Elizabeth. Je m'assis sur une chaise au pied d'un vieil orme orné d'une cavité fort poétique, où l'on avait placé, dans quelque but utilitaire, un plateau de fer galvanisé. Deux vieilles dames avaient pris place de l'autre côté — des dames de la bonne société, d'une morgue et d'une laideur typiques de l'aristocratie anglaise finissante. Je ne connais rien de plus laid qu'une noble douairière. Ces deux-là se faisaient des confidences au moment où je m'assis ; ma présence ne suffit pas à détourner le flot abondant de leur conversation. Les grands de ce monde sont indifférents à l'intrusion de leurs inférieurs.

« Oui, c'est horriblement contrariant », observait la plus âgée et la plus laide des deux — c'était une dame de la haute société, à la mine décidément fort acariâtre. Elle avait un nez romain et une peau aussi fripée qu'une vieille pomme ; son bonnet était orné de dentelles couleur café, parfaitement assorties à son teint. « Mais qu'y pouvais-je, ma chère ? Il n'était pas question que je tolère une telle insolence. Je l'ai donc regardée droit dans les yeux — et elle a tremblé, vous pouvez m'en croire — et lui ai dit de ma voix la plus glaciale — et vous savez que je puis être polaire si les circonstances l'exigent... » La seconde vieille dame hocha la tête sans retenue, prête à reconnaître les exceptionnelles capacités glaciaires de son amie. « Je lui ai dit : “Célestine, je vous accorde vos gages de ce mois et une demi-heure pour partir d'ici.” Et voilà qu'elle me fait la révérence et répond : “*Oui, madame ; merci beaucoup, madame ; je ne désire pas mieux, madame.*” Et elle prend congé. Me voilà donc sans gouvernante.

— Et lundi, vous partez toujours pour Schlangenbad ?

— Justement. C'est pour lundi. S'il n'y avait pas eu ce voyage, je me serais félicitée d'avoir chassé cette vipère. Cela dit, je n'en suis pas mécontente ; jamais de ma vie je n'avais vu de jeune femme aussi insolente et butée, toujours prête à vous servir un rictus ou une repartie bien sentie... mais je *dois* aller à Schlangenbad, Amelia. Et c'est là que les difficultés commencent. Si je recrute une gouvernante à Londres, il me faudra choisir entre deux maux. Soit il s'agira d'une Anglaise bon teint — et je sais par expérience qu'une gouvernante anglaise n'est d'aucune utilité une fois qu'elle a posé le pied sur le Continent ; c'est *moi* qui devrai être à son service et non l'inverse ; elle aura le mal de mer pendant la traversée et, dès que nous serons en France ou en Allemagne, elle ne supportera pas la cuisine, pas plus que le personnel, et comme elle ne parle pas la langue du pays, elle me demandera sans arrêt de jouer les interprètes pour régler les différends qui l'opposeront à la *fille de chambre* ou au gérant de l'hôtel ; soit je recrute une gouvernante française, mais l'expérience m'a également appris que celles qui sévissent à Londres sont toutes malhonnêtes — encore plus que les Anglaises ; si elles ont échoué ici, c'est parce que partout ailleurs on a refusé de leur donner des références, et elles espèrent que vous n'irez pas jusqu'à écrire à leur précédent employeur, à Toulouse ou à Saint-Pétersbourg. Par ailleurs, je ne peux pas me permettre d'attendre d'être arrivée pour engager une Gretchen, une petite Gretchen toute simple du Taunus — j'ose espérer qu'il en existe encore en Allemagne — de purs produits du cru — on n'en fait plus en Angleterre, j'en suis sûre — l'innocence rustique a disparu de nos campagnes, comme bien d'autres choses, hélas ! Je ne peux pas me permettre d'attendre, alors que j'aimerais bien choisir cette solution, car je n'ose pas traverser la Manche toute seule, pour entreprendre ensuite ce long périple qui me conduira à Schlangenbad en passant par Ostende ou Calais, puis par Bruxelles et Cologne.

— Vous pourriez engager une gouvernante de façon temporaire », suggéra son amie en profitant d'une accalmie.

La Vieille Dame acariâtre s'enflamma. « Oui, pour qu'elle me vole mon coffret à bijoux ! À

moins que je tombe sur une Anglaise qui ne parle pas un mot d'allemand. Ou que je sois obligée de la soigner durant toute la traversée, au détriment de ma propre santé. Non, Amelia, je vous trouve bien cruelle de me suggérer une telle éventualité. Vous n'avez aucune compassion pour moi ! Je le répète, il n'en est pas question. Jamais je n'engagerai du personnel temporaire. »

C'était ma chance. Quelle idée merveilleuse ! Pourquoi ne pas partir pour Schlangenbad avec la Vieille Dame acariâtre ?

Naturellement, je n'avais aucune envie d'embrasser la carrière de femme de chambre. Ni même d'exercer cette activité à titre d'expédient. Mais si je voulais faire le tour du monde, l'idéal n'était-il pas de commencer par les berges du Rhin ? Car le Rhin mène au Danube, le Danube à la mer Noire et la mer Noire à l'Asie ; et c'est ainsi qu'en passant par l'Inde, la Chine et le Japon, on atteint le Pacifique, puis San Francisco ; de là, on n'a aucune peine à gagner New York et l'embarcadère de la White Star. Je me sentais déjà dans la peau d'un globe-trotter ; la Vieille Dame acariâtre n'était que le premier maillon de la chaîne — le premier barreau de l'échelle ! J'entrepris d'y poser le pied.

Je me penchai devant l'arbre et, de ma voix la plus suave, déclarai : « Veuillez m'excuser, mais je crois voir une solution à vos difficultés. »

Il me parut tout d'abord que la Vieille Dame acariâtre allait mourir d'apoplexie. Son visage vira au pourpre sous l'effet de l'étonnement et de l'indignation, tellement elle était choquée qu'une inconnue osât lui adresser la parole ; à tel point que, l'espace d'une seconde, je regrettai mon initiative pourtant bien intentionnée. Puis elle me toisa de la tête aux pieds, comme si j'étais une vendeuse lui présentant un manteau et qu'elle hésitait entre l'acheter et m'emporter chez elle. Puis elle croisa mon regard, se ravisa et éclata de rire.

« Comment avez-vous le toupet d'écouter notre conversation ? » demanda-t-elle.

Ce fut à mon tour de rougir. « Nous sommes dans un lieu public, répondis-je avec dignité ; et le ton que vous adoptez n'est guère conçu pour les confidences. Si vous ne souhaitez pas que l'on vous écoute, vous ne devriez pas crier. Par ailleurs, je souhaitais vous rendre service. »

La Vieille Dame acariâtre me gratifia d'un nouveau regard scrutateur. Je ne bronchai pas. Puis elle se tourna vers son amie. « Cette jeune femme a du répondant », remarqua-t-elle sur un ton encourageant, comme si elle évoquait une personne absente. « Par ma foi, Amelia, je la trouve fort avenante. Eh bien, petite madame, que voulez-vous me suggérer ?

— Tout simplement ceci, répliquai-je en lui adressant un mouvement de menton conçu pour l'achever. Je suis diplômée de Girton et fille d'officier, et, à l'instar de la plupart de mes semblables, je ne suis pas une petite madame ; par ailleurs, je n'ai rien de spécial à faire en ce moment. Je suis disposée à vous suivre en tant que dame de compagnie, ou d'accompagnatrice si vous préférez, peu m'importe ; je resterai une semaine auprès de vous une fois en Allemagne, le temps que vous ayez trouvé une Gretchen, de préférence vierge de toute sophistication ; ensuite, je prendrai congé. Peu me chaut de recevoir des gages ; il me suffit que vous me payiez le voyage. C'est pour moi l'occasion idéale d'aller à Schlangenbad à peu de frais. »

La vieille dame au teint jaunâtre chaussa ses besicles à la monture en écaille de tortue et me soumit à une nouvelle inspection. « Ma parole ! murmura-t-elle. Mais comment vont tourner nos jeunes filles, je me le demande ? Girton, dites-vous, Girton ! Ce collègue de Cambridge ! Vous parlez grec, bien entendu ; mais parlez-vous allemand ?

— Aussi bien qu'une indigène, répondis-je gaiement du tac au tac. J'étais en pension dans le canton de Berne ; c'est pour ainsi dire ma langue maternelle.

— Non, non, reprit la vieille dame en vrillant ses petits yeux sur ma bouche. Jamais ces lèvres délicatement ourlées ne pourraient prononcer les “*schlecht*” et les “*wunderschön*” ; elles ne sont pas faites pour cela.

— Je vous demande pardon, rétorquai-je en allemand. Quand je parle, je dis vrai. L'inoubliable musique du *Vaterland* a mon oreille d'enfant dès le premier jour profondément marquée. »

La vieille dame partit d'un grand rire.

« Ne prenez pas cette peine, mon enfant ! s'écria-t-elle. Je déteste ce charabia. C'est la seule langue au monde que même les lèvres d'une belle fille ne sauraient rendre agréable. Regardez les grimaces que vous faites ! Comment vous appelez-vous, jeune dame ?

— Lois Cayley.

— Lois ! En voilà un prénom. De ma vie, je n'ai jamais entendu parler d'une Lois, excepté la grand-mère de Timothy. Vous n'êtes pas grand-mère, au moins ?

— Pas à ma connaissance », répondis-je avec le plus grand sérieux.

Elle eut un nouveau rire.

« Eh bien, vous ferez l'affaire, je pense, dit-elle en me prenant par le bras. Cette grande institution conçue pour étouffer l'originalité chez les jeunes gens n'a pas eu raison de vous. J'adore l'originalité. Vous avez fait preuve de jugeote en formulant votre proposition. Lois Cayley, dites-vous ? Seriez-vous par hasard apparentée à ce bravache de capitaine Cayley, du Quarante-deuxième Highlanders, que j'ai fort bien connu dans le temps ? »

— Je suis sa fille », dis-je en rougissant. Car j'étais fière de mon père.

« Ah ! Je m'en souviens ; il est mort, le pauvre ; c'était un bon soldat... et son... » Je crus qu'elle allait dire « son idiot de veuve », mais le regard que je lui jetai dut l'en dissuader. « ... sa veuve a épousé Jack Watts-Morgan, ce chenapan aux yeux de velours. Ma chère, gardez-vous d'épouser un homme riche d'un nom composé et pauvre comme Job ; surtout s'il est connu par son sobriquet. Ainsi donc, vous êtes la fille de ce pauvre Tom Cayley ? Eh bien, eh bien, nous n'avons plus qu'à régler notre petite affaire. Sachez que j'ai l'habitude que l'on m'obéisse. Si vous m'accompagnez à Schlangenbad, vous devrez faire tout ce que je vous dirai.

— Je pense pouvoir y arriver — pendant une semaine », répondis-je en battant des cils.

Mon audace la fit sourire. Nous exposâmes les termes de notre accord. Ils étaient satisfaisants. Elle n'exigeait pas de références. « Est-ce que j'ai l'air d'une femme qui se soucie de ces billevesées ? Les références ne sont que des tissus de mensonges. Vous me plaisez ; c'est l'essentiel ! Et ce pauvre Tom Cayley. Mais rappelez-vous : je ne supporte pas la contradiction.

— Je n'oserais contredire même la plus échevelée de vos déclarations, répondis-je en souriant.

« Puis-je vous demander votre nom et votre adresse ? » ajoutai-je une fois que nous en eûmes fini avec les préliminaires.

Une légère rougeur colora les joues pâles de la Vieille Dame acariâtre. « Ma chère, murmura-t-elle, mon nom est la seule chose en ce monde qui m'inspire de la honte. Mes parents ont choisi de m'infliger le prénom le plus odieux que l'ingéniosité humaine ait jamais imaginé pour une âme chrétienne ; et jamais je n'ai eu le courage d'en changer. »

Un éclair d'intuition me traversa. « Ne me dites pas que vous vous appelez Georgina ! » m'exclamai-je.

La Vieille Dame acariâtre m'agrippa par le bras. « Quelle jeune fille intelligente vous faites ! Comment diable avez-vous pu deviner cela ? Oui, c'est bien Georgina.

— Question d'empathie. Je m'appelle en fait Georgina Lois. Mais comme je partage vos sentiments sur le caractère atroce de ce premier prénom, je n'ai gardé que le second. La loi devrait frapper durement les criminels qui condamnent les jeunes filles à porter un aussi lourd fardeau toute leur vie durant.

— C'est exactement ce que je pense ! Décidément, vous êtes une jeune femme exceptionnellement sensée. Voici mon nom et mon adresse ; nous partons lundi. »

Je jetai un coup d'œil à sa carte de visite. La typographie en était des plus criarde. *Lady Georgina Fawley, 49 Fortescue Crescent, W.*

Il nous avait fallu vingt minutes pour parvenir à un accord. Comme je m'éloignais, fort contente de moi, l'amie de Lady Georgina me rattrapa en courant.

« Soyez très prudente, m'avertit-elle. Vous venez d'entrer au service d'une Tartare.

— Je m'en doutais un peu. Mais si je dois passer une semaine en Tartarie, je mettrai cela au compte de l'expérience.

— Elle a un fichu caractère.

— Ce n'est rien. Moi aussi. Il est atroce, je vous le garantis. Et si nous en venons aux mains, je suis plus grande, plus jeune et plus forte qu'elle.

— Eh bien, tous mes vœux vous accompagnent.

— Merci. C'est fort aimable à vous de me mettre en garde. Mais je pense être capable de me débrouiller. Je viens d'une famille de soldats, voyez-vous. »

La remerciant d'un signe de tête, je retournai chez Elsie sans me presser. La pauvre poussa des hauts cris lorsque je lui relatai mon aventure.

« Vous comptez vraiment partir ? Et qu'allez-vous faire une fois arrivée, ma chère ? »

— Je n'en ai pas la moindre idée ; c'est justement pour cela que c'est amusant. Quoi qu'il en soit, je serais parvenue là-bas.

— Oh ! Brownie, vous risquez de mourir de faim !

— Tout comme si je restais à Londres. Ici ou là-bas, je ne peux compter que sur ma tête et mes deux mains.

— Mais, ici, vous êtes entourée d'amis. Je peux vous héberger tout le temps que vous souhaitez. »

J'embrassai son front duveteux. « Ma petite Elsie, si bonne, si généreuse ! m'écriai-je ; dès que les travaux de peinture et de tapisserie seront finis, je m'empresserai de mettre les voiles. Si je suis venue ici, c'est pour vous aider. Il n'est pas question que je vous ôte de la bouche le pain que vous aurez si durement gagné. Vous êtes la bonté même, je le sais ; mais je ne tiens pas à vous infliger le fardeau de ma personne. Allons ! retrouvons-nous les manches et occupons-nous de ces plinthes.

— Mais, Brownie, il faut préparer vos bagages. Rappelez-vous que vous partez lundi pour l'Allemagne. »

Je haussai les épaules. C'est un truc que j'ai appris en Suisse. « Qu'ai-je donc à mettre dans mes valises ? Vu le pécule dont je dispose, je ne vais pas foncer à Bond Street pour m'acheter une robe d'été. Ne me regardez pas comme ça ; faites preuve de sens pratique, Elsie, et laissez-moi peindre cette plinthe. » Si je ne l'avais pas aidée, jamais la pauvre fille n'aurait pu venir à bout de sa tâche. C'était moi qui lui confectionnais la moitié de ses vêtements ; son esprit ne maîtrisait qu'une chose, à savoir le calcul différentiel. Et pour une maîtresse d'école, appliquer le calcul différentiel au patron d'un chemisier est un supplice digne de Sisyphe.

Le lundi venu, l'appartement était repeint et retapissé, et j'étais prête à partir en expédition. Je retrouvai la Vieille Dame acariâtre en gare de Charing Cross, comme convenu, et pris en charge ses billets et ses bagages.

Mon Dieu, quelle maniaque elle faisait ! « Attention ! vous allez faire tomber ce panier ! J'espère que vous avez pris des billets *via* Malines et non Bruxelles — je refuse de mettre les pieds à Bruxelles. Il faut changer à Malines. Veuillez, je vous prie, noter le poids des bagages en livres et demander au guichetier de vous rédiger un certificat afin de clouer le bec à ces horribles porteurs belges. Si vous ne convertissez pas le poids en kilogrammes, ils vous feront payer le double. Je les connais bien, allez ! Les étrangers sont des voleurs. Il leur suffit d'aller à confesse pour effacer tous leurs péchés, et ils n'ont plus qu'à reprendre le cours de leur carrière criminelle. Mais qu'est-ce qui a bien pu me pousser à repartir à l'étranger ? L'Angleterre est le seul pays au monde où il fasse bon vivre. Pas de moustiques, pas de passeport, pas de... grands dieux, mon enfant, empêchez cette brute de malmenier mon carton à chapeaux ! Portier, n'avez-vous donc pas d'âme pour traiter ainsi les bagages comme des sacs de pommes de terre ? Non, vous ne toucherez pas à ceci, Lois ; c'est mon coffret à bijoux — il contient tout ce qui reste des bijoux de la famille Rawley. Je refuse catégoriquement d'apparaître à Schlangenbad sans le moindre diamant. Ceci ne me quitte jamais. À notre époque, il est déjà assez dur de s'accrocher à ses vêtements. Avez-vous réservé un *coupé* à Ostende ? »

Nous entrâmes dans notre wagon de première classe. Il était propre et confortable, mais la Vieille Dame acariâtre ordonna au portier d'y donner un coup de balai et ne cessa de s'agiter que lorsque nous fûmes sortis de la gare. Fort heureusement, le seul occupant de notre compartiment était un gentleman européen — je n'aurais su dire s'il était français, allemand ou autrichien — qui fit preuve de la plus exquise urbanité et se montra des plus empressé auprès de Lady Georgina. Madame souhaitait-elle qu'il ouvrît la vitre ? Mais bien sûr ! on étouffe ici. Un peu moins ? *Parfaitement*, il y a un petit courant d'air, *il faut bien l'admettre*. Madame préfère-t-elle s'asseoir dans le coin ? Non ? Alors, peut-être apprécierait-elle une valise en guise de repose-pieds ? *Permettez* — et voilà ! Il est fréquent que l'air froid circule au ras du sol dans les wagons de chemin de fer. Ainsi, c'est le Kent que nous traversons ; ah ! le jardin de l'Angleterre ! En tant que diplomate, il connaissait tous les coins de l'Europe, et il fit écho au *mot* qu'il avait entendu par hasard des lèvres de Madame alors qu'il se trouvait sur le quai : nul pays au monde n'est plus délicieux que l'Angleterre !

« Monsieur est attaché à une ambassade londonienne ? » s'enquit une Lady Georgina soudain affable.

Il tortilla sa moustache grise : une moustache cirée de la plus haute distinction. « Non, madame ; je n'appartiens plus au service diplomatique ; si je demeure encore à Londres, c'est *pour mon agrément*. Certains de mes compatriotes qualifient cette ville de *triste* ; moi, je la considère comme la plus fascinante des capitales européennes. Quelle gaieté ! Quel dynamisme ! Quelle poésie ! Quel mystère !

— Si “mystère” est synonyme de “fog”, elle est unique au monde », intervins-je.

Il me fixa des yeux. « Oui, *mademoiselle*, rétorqua-t-il d'une voix soudain glaciale. Quoi qu'il entreprenne — ne serait-ce qu'un banal brouillard —, votre grand pays ne peut manquer de le réussir. »

Mon intuition jamais ne me trahit. Je sentis tout de suite que ce gentleman ne m'aimait guère.

Comme pour se racheter, il se mit à parler avec animation, dans le but avoué de séduire Lady Georgina. Ils se trouvèrent bien vite des amis communs, et cette coïncidence des plus banale ne manqua pas de les émerveiller.

« Ah ! oui, madame, je me rappelle fort bien l'avoir croisé à Vienne. J'étais alors attaché à notre légation. C'était un homme très charmant ; avez-vous lu son article magistral sur le problème central de la double monarchie ?

— Oh ! vous avez vécu à Vienne ? rétorqua la Vieille Dame acariâtre. Lois, mon enfant, ne faites pas cette tête. » Elle avait décidé de m'appeler Lois, comme si j'étais sa nièce, et cela m'agréait plus que Miss Cayley, je dois l'avouer. « Nous nous sommes sûrement croisés. Puis-je vous demander votre nom, *monsieur* ? »

Je vis que le gentleman étranger était ravi. De toute évidence, il avait œuvré avec diligence pour entrer dans les bonnes grâces de mon employeur. Il produisit une carte de visite qu'il avait à portée de main et la lui tendit. Elle la lut et me la passa : *M. le Comte de Laroche-sur-Loiret*.

« Oui, votre nom m'est familier, déclara la Vieille Dame acariâtre. Vous avez sans nul doute connu mon époux, Sir Evelyn Fawley, ainsi que mon père, Lord Kynaston. »

Le Comte afficha un sourire ravi. « Quoi ! Vous êtes donc Lady Georgina Fawley ! s'écria-t-il en se redressant. Si fait, milady, votre époux fut l'un des premiers à m'ouvrir des portes à Vienne. Comment pourrais-je oublier *ce cher* Sir Evelyn ? Par ma foi ! Quelle heureuse coïncidence ! Je vous ai sûrement croisée à Vienne, milady, même si je n'ai pas eu l'avantage de vous être présenté. Mais votre visage est néanmoins resté gravé dans mon subconscient ! » (Ce n'est que plus tard que j'ai appris que la doctrine ésotérique du subconscient était l'un des dadas de Lady Georgina.) « Lorsque, ce matin, le hasard m'a conduit dans cette voiture, je me suis dit en moi-même : “Ce visage, ces traits — si frappants, si vigoureux : je les ai déjà vus quelque part. Auquel de mes souvenirs lointains peuvent-ils être associés ? Une grande famille ; un homme de génie ; la haute noblesse ; la diplomatie ; un charme fou ; une pincée d'excentricité. Ah ! j'y suis. Vienne, des valets de pied en livrée rouge, une démarche empreinte de noblesse, un entourage d'élite — poètes, artistes, politiciens — se pressant lors des réceptions mondaines.” Telle est l'image qui m'est apparue lorsque je me suis assis devant vous. Et maintenant, je comprends tout : Lady Georgina Fawley ! »

J'aurais cru que la Vieille Dame acariâtre, fort astucieuse à sa façon, ne succomberait pas aussi aisément à cette vile flatterie ; mais j'avais sous-estimé la bêtise dont peut faire preuve le commun des mortels. Loin de répondre à cet assaut de banalités avec le sourire ironique qu'il méritait, Lady Georgina se rengorgea comme la dernière des coquettes et mordit à l'hameçon. « Oui, c'était vraiment le bon temps, notre séjour à Vienne, minauda-t-elle ; j'étais jeune en ce temps-là, monsieur le Comte ; j'étais jeune et j'aimais la vie.

— Les femmes comme vous sont éternellement jeunes, roucoula le Comte en se penchant vers elle pour la fixer de ses yeux enamorés. La vieillesse n'est qu'un stupide défaut affligeant les imbéciles. Les hommes et les femmes d'*esprit* ne vieillissent jamais. Ceux qui savent vivre apprennent à négliger la beauté superficielle que confèrent la santé et la jeunesse apparentes... » Il me gratifia d'un coup d'œil dédaigneux. « ... pour s'attacher à la beauté profonde de l'esprit qui modèle le visage — qui grave sur un front calme et serein l'empreinte de l'expérience et des sentiments.

— J'ai eu mon content d'expériences, murmura Lady Georgina en inclinant la tête.

— Je n'en doute pas un instant, milady », rétorqua le Comte en la reluquant.

Et ils ne cessèrent pas de deviser jusqu'à Douvres. La Vieille Dame acariâtre était une compagne de voyage comme on n'en faisait plus. Usant de sa langue bien pendue, elle ruina la réputation des représentants les plus éminents de la haute société londonienne, se montrant aussi cruelle que spirituelle. Je ne pus m'empêcher de rire de ses saillies, jusqu'au plus outrancières ; si vitriolées fussent-elles, elles emportaient l'adhésion. Quant au Comte, il était positivement charmé. Lui aussi était un fin diseur et je ne vis pas le temps passer.

La traversée se révéla mouvementée. Le Comte nous aida à transporter nos dix-neuf valises et nos quatre plaids ; mais, si fascinée fût-elle par son bagout, Lady Georgina ne se laissa pas déposséder de

son coffret à bijoux lorsqu'elle posa le pied sur la passerelle du ferry-boat. Elle s'y accrocha comme si son salut en dépendait, y compris lorsque nous affrontâmes les creux de la Manche. Fort heureusement, j'ai le pied marin, et, lorsque les joues de Lady Georgina virèrent au jaune cireux, j'étais à même de lui apporter son châle et son flacon de sels. Elle passa tout son temps à s'inquiéter et à faire des manières. Pourquoi la traitait-on avec un tel mépris ? Ces horribles Belges n'avaient pas le droit d'installer leurs sièges juste devant le sien. L'impertinence de ces mijaurées rousses — des filles d'épicier, à n'en pas douter — qui avaient le toupet de s'asseoir à côté d'elle — sur un banc réservé aux dames, imaginez un peu ! « Réservé aux dames », je vous dis ! Fallait-il considérer les bagages comme des dames ? Oh ! ce vieil évêque placide, c'était donc leur père ? Eh bien, vu le milieu dont il était issu, on se serait attendu à ce qu'il ait des enfants mieux élevés. Alors que, justement... « Lois, mes sels ! » Ce ferry-boat était un enfer ; et cette odeur d'huile de machine ; on ne trouvait plus de navire acceptable en ces temps troublés ; on a beau parler de la marche du progrès, il était bien plus agréable de traverser la Manche autrefois. Mais c'était avant que l'instruction ne devînt obligatoire, bien sûr. L'ascension sociale des classes laborieuses était préjudiciable aux affaires, et on ne savait plus construire des bateaux qui n'empestent pas l'huile. Jusqu'aux marins qui étaient tous français — bande de crétins bavards ; pas un honnête Anglais parmi eux ; certes, les stewards étaient tous anglais, mais on les avait recrutés parmi la lie des Cockneys, et l'école n'avait rien fait pour les améliorer. Ah ! s'ils étaient à son service, ça ne se passerait pas comme ça ; elle leur apprendrait à respecter les personnes bien nées et bien éduquées. Mais, de nos jours, les enfants d'ouvriers n'apprenaient plus ni le catéchisme ni les bonnes manières ; la « littérature », la « géographie » et les « beaux-arts » occupaient tout leur temps. Heureusement pour mes nerfs, un violent coup de roulis interrompit un temps la litanie de ses malheurs.

À Ostende, le Comte tenta une deuxième fois de s'emparer du coffret à bijoux, pour être automatiquement refoulé par Lady Georgina. S'accrocher à ce coffret était devenu pour elle une habitude, devinai-je ; car elle était trop conquise par l'urbanité du Comte pour le soupçonner d'intentions malhonnêtes. Où qu'elle se rendît, elle se cramponnait à cet accessoire comme si sa vie en dépendait ; il contenait la totalité de ses précieux diamants.

Nous disposions de vingt minutes pour nous restaurer, mais ma vieille dame me confia pour mission d'inspecter ses bagages enregistrés ; toutefois, comme ils étaient à destination de Cologne, je ne pouvais y accéder avant que nous ayons franchi la frontière allemande, car les *douaniers* belges scellaient le wagon dès que les bagages partant pour l'Allemagne avaient été chargés. Pour lui complaire, je feignis néanmoins de lui obéir et suscitai l'agacement du responsable de la *douane* en lui posant les questions stupides et grotesques dictées par Lady Georgina. Une fois que j'eus mené à bien cette tâche aussi vaine que pénible — car je ne suis pas maniaque de nature et il est dur de se montrer maniaque au nom d'un tiers —, je retournai dans notre *coupé*, que j'avais réservé depuis Londres. À ma grande surprise, j'y trouvai le fameux Comte confortablement assis en compagnie de la Vieille Dame acariâtre. « *Monsieur* a eu la bonté d'accepter une place dans notre véhicule », déclara cette dernière alors que je montai.

Il s'inclina en souriant. « Disons plutôt que *Madame* a eu la bonté de me la proposer, corrigea-t-il.

— Désirez-vous déjeuner, Lady Georgina ? demandai-je de ma voix la plus glaciale. Nous avons dix minutes d'attente et le buffet est excellent.

— Admirable suggestion, murmura le Comte. Permettez-moi de vous escorter, milady.

— Vous nous accompagnez, Lois ? s'enquit Lady Georgina.

— Non, merci », répondis-je, car j'avais une idée derrière la tête. « J'ai certes le pied marin, mais la mer me coupe l'appétit.

— Alors, gardez-nous nos places, dit-elle en se tournant vers moi. J'espère que vous ne laisserez pas monter un de ces horribles étrangers ! Ils n'ont pas leur pareil pour s'imposer. Je connais toutes leurs ruses. Vous avez les billets, je présume ? Et aussi le *bulletin* pour le *coupé* ? Eh bien, assurez-vous de ne pas perdre le reçu des bagages. Et interdisez à ces portiers de toucher à mes manteaux. Et si quelqu'un tente d'entrer, plantez-vous devant la porte pour lui barrer le passage. »

Le Comte l'aïda à descendre ; sa civilité frisait la componction. Comme Lady Georgina posait le pied sur le quai, il fit une nouvelle tentative pour lui subtiliser le coffret. Sans même paraître s'en apercevoir, elle l'écarta d'un geste. Puis elle se retourna vers moi. « Tenez, ma chère, dit-elle en me tendant le précieux accessoire, vous feriez mieux de le garder avec vous. Si je le pose sur le comptoir pendant que je déguste mon consommé, on risque de me le voler. Mais, je vous en prie, ne le lâchez

pas une seconde. Calez-le sur votre genou et, pour l'amour du Ciel, ne le laissez pas vous échapper des mains. »

Le Comte m'inspirait désormais de noirs soupçons. Je m'étais méfiée de lui dès le début ; il était bien trop vraisemblable. Mais lors de notre arrivée à Ostende, je l'avais entendu échanger des murmures avec un passager d'allure miteuse qui voyageait en deuxième classe. « Ça a réussi ? » avait marmonné cet homme en français comme le noble gentleman à la moustache cirée passait près de lui à le frôler.

« *Ça réussit à merveille* », avait répondu le Comte sur le même ton.

Ce qui, supposai-je, signifiait qu'il se félicitait d'être entré comme prévu dans les bonnes grâces de Lady Georgina.

Cinq minutes avaient passé depuis leur départ pour le buffet lorsque le Comte regagna le *coupé* en courant et me fixa d'un air *nonchalant*. « Oh ! *mademoiselle* », dit-il, mine de rien, « Lady Georgina m'a prié de venir chercher son coffret à bijoux. »

Je serrai ledit coffret entre mes mains. « *Pardon*, M. le Comte, répondis-je ; Lady Georgina me l'a confié et je ne puis le donner à quiconque sans son autorisation.

— Vous vous méfiez de moi ? lança-t-il, l'œil sombre. Vous doutez de mon honneur ? Vous doutez de ma parole quand je vous dis que c'est milady qui m'envoie ?

— *Du tout*, répondis-je posément. Mais Lady Georgina m'a ordonné de ne pas lâcher ce coffret, et je ne le lâcherai pas avant son retour. »

Il grommela quelque commentaire outré puis s'éloigna. Le passager à l'allure miteuse faisait les cent pas sur le quai, vêtu d'un cache-poussière mal coupé. Je les vis remuer les lèvres quand ils se croisèrent. « *C'est un coup manqué* », disait apparemment le Comte.

Toutefois, il ne renonça pas pour autant. Je compris qu'il était décidé à poursuivre son jeu dangereux. Il alla rejoindre Lady Georgina au *buffet*. Je ne jugeais pas utile de prévenir celle-ci, vu que le Comte avait réussi à endormir sa méfiance ; mais il existait d'autres méthodes. J'examinai attentivement le coffret à bijoux. Il consistait en une gaine de cuir renfermant une lourde boîte en acier close par des bandes métalliques. Une idée me vint à l'esprit et je décidai d'agir au mieux de mes moyens.

À leur retour, Lady Georgina et le Comte étaient pareils à des amis de longue date. De toute évidence, l'ablette et l'hameçon n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre. Ils ne cessèrent de deviser en riant jusqu'à Malines. Lady Georgina avait retrouvé tout son allant ; son esprit se faisait un peu plus vif, un peu plus caustique à chaque instant. Lorsque notre train entra sous l'imposant toit métallique de la gare centrale, les plus éminents représentants de la haute société européenne avaient vu leur réputation réduite en lambeaux.

Depuis notre départ d'Ostende, le Comte avait sous-entendu à plusieurs reprises que nous risquions de perdre notre *coupé* à Malines. Je lui répondais que ses craintes étaient sans fondement, car je m'étais arrangée à Charing Cross pour que nous l'occupions jusqu'à la frontière allemande. Mais il écartait mes objections d'un geste dédaigneux. Je n'avais pas avisé Lady Georgina de sa vaine tentative pour s'emparer du coffret ; et ce silence de ma part l'avait rendu plus soupçonneux à mon égard.

« Pardonnez-moi, *mademoiselle*, dit-il d'un ton froid ; vous ne connaissez pas les chemins de fer aussi bien que moi. Ces filous de guichetiers vous vendent parfois une place dans un *coupé* ou dans un *wagon-lit* sans prendre la peine de la réserver sur tout le parcours. Il est fort possible que milady soit obligée de descendre à Malines. »

Lady Georgina abonda dans son sens en nous gratifiant d'une série d'anecdotes portant sur les atrocités commises par les compagnies ferroviaires qui lui avaient volé ses bagages lors de son voyage en Italie. Quant aux *trains de luxe*, c'étaient des repaires de brigands.

Lorsque nous entrâmes en gare de Malines, pour apaiser les craintes de Lady Georgina, je passai la tête par la fenêtre et posai la question à un portier. Comme je m'y attendais, il me répondit que nous ne devions pas changer de voiture ; nous l'occuperions jusqu'à Verviers.

Cependant, le Comte demeurait sceptique. Il descendit du train et s'éloigna sur le quai pour aller interroger un fonctionnaire portant la casquette à ruban doré d'un *chef de gare*. Puis il revint près de nous, furibond. « C'est exactement ce que je craignais, dit-il en ouvrant la porte d'un geste vif. Ces filous nous ont bernés. Le *coupé* ne va pas plus loin. Nous devons descendre sans tarder et monter dans le train en face. »

J'étais sûre qu'il se trompait et m'enhardis à le dire. Mais Lady Georgina s'écria : « Ne soyez pas ridicule, mon enfant ! Le *chef de gare* sait ce qu'il dit. Allez, dépêchez-vous ! Attrapez mon sac et n'oubliez pas les plaids ! Ni la boîte contenant les sandwiches ! Merci, cher Comte ; auriez-vous l'amabilité de vous occuper de mes parapluies ? Allons, Lois, allons ! le train va démarrer ! »

Je la suivis, chargée de mes quatorze fardeaux, sans perdre des yeux le coffret à bijoux.

Nous prîmes place dans l'autre train, sur les wagons duquel étaient posés des écriteaux annonçant *Amsterdam, Bruxelles, Paris*. Je ne fis aucune remarque. Le Comte s'agitait beaucoup et, après avoir rangé nos bagages un peu partout, il redescendit sur le quai. Il s'entretint avec un portier ; puis il revint près de nous, tout excité. « *Mille pardons, milady !* s'écria-t-il. Ce *chef de gare* m'a trompé. Vous aviez raison, *mademoiselle*. Vite, retournons dans le *coupé* ! »

Faisant preuve d'une singulière magnanimité, je m'abstins de déclarer : « Je vous l'avais bien dit. »

Lady Georgina, totalement désemparée ou presque, redescendit sur le quai pour se mettre à courir vers le *coupé*. Les deux trains commençaient à s'ébranler. Elle était si pressée qu'elle consentit à confier son coffret au Comte. J'ai cru voir celui-ci le passer en douce au passager d'allure miteuse ; mais je ne pourrais pas en jurer. Quoi qu'il en soit, lorsque nous fûmes à nouveau confortablement installées dans notre compartiment, et alors qu'il se trouvait sur le marchepied du wagon, il fit soudain volte-face et se précipita vers le train de Paris. Au même moment, les deux rames accélérèrent.

Saisie d'horreur, Lady Georgina leva les bras au ciel. « Mes diamants ! s'exclama-t-elle. Oh ! Lois, mes diamants !

— Ne vous faites pas de souci », répondis-je en l'étreignant, de crainte qu'elle ne descendît en marche. « Il n'a fait qu'emporter la gaine de cuir, avec les sandwiches à l'intérieur. Voici vos bijoux ! » Et je brandis la boîte en métal d'un air triomphal.

Elle s'en empara, folle de joie. « Comment avez-vous fait ? demanda-t-elle en la serrant contre son cœur, car elle adorait ces diamants.

— C'est tout simple, répondis-je. J'ai vite compris que cet homme était un bandit et qu'il avait un complice dans un autre wagon. Alors, quand vous l'avez accompagné au *buffet* d'Ostende, j'ai sorti la boîte métallique de sa gaine et l'ai remplacé par celle des sandwiches pour que nous ayons une preuve contre lui une fois qu'il aurait accompli son forfait. Tout ce qu'il vous reste à faire, c'est aviser le contrôleur, qui demandera par télégraphe que le train de Paris soit arrêté. Je l'ai prévenu dès Ostende, il n'attend qu'un mot de notre part. »

Elle me serra dans ses bras. « Ma chère, vous êtes la plus finaude de toutes les femmes que j'ai jamais connues ! Qui aurait pu soupçonner un gentleman aussi policé ? Je vous le dis franchement : vous valez votre pesant d'or. Comment pourrais-je me débrouiller sans vous une fois que nous serons à *Schlangenbad* ? »